

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Hommes effarables et bestes sauvages* de François-Marc Gagnon et Denise Petel**

Réal Ouellet

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39516ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, R. (1986). Compte rendu de [*Hommes effarables et bestes sauvages* de François-Marc Gagnon et Denise Petel]. *Lettres québécoises*, (43), 54–55.

Hommes effarables et bestes sauvages

de François-Marc Gagnon et Denise Petel

L'explorateur français du XVI^e siècle cherchait moins l'Amérique qu'un chemin plus facile vers l'Asie fabuleuse. Même Champlain, en 1618, voulait faire de Québec un poste de douane entre la Chine et la France! Aussi ne faut-il pas se surprendre si la vision du monde nord-américain, marquée tour à tour par la déception de buter sur l'obstacle continental et l'espoir du passage vers l'Orient, oscille entre les jugements de valeur contradictoires: «terre que Dieu donna à Cayn» et «terre [...] en chaleur plus tempérée que la terre d'Espagne, et la plus belle qu'i soit possible de voir, et aussi eunye que ung estanc», écrit successivement Cartier pour désigner la Côte-Nord et la Baie des Chaleurs. Certes, le Canada présente ce double visage d'hostilité et d'accueil, de foisonnement et de stérilité, mais il faut voir comment le regard européen investit cet espace neuf, comment il inventorie le réel géographique et humain, comment il rend compte de cette découverte des *terrae incognitae*. Voilà bien le projet de Fr.-M. Gagnon et D. Petel¹: «partir de l'expérience de Cartier, telle qu'on peut la reconstituer par une lecture attentive des récits de ses voyages, pour en trouver le reflet dans des oeuvres d'art manifestement inspirées de ses découvertes» (p. 215). L'analyse comporte donc trois temps: la portée documentaire des *Voyages*, «l'univers mental» qu'il révèle et enfin «l'image figurée inspirée de Jacques Cartier» dans les cartes et les gravures du XVI^e siècle.

Je n'insisterai pas sur la première partie de l'ouvrage (p. 15-88), qui dresse un bilan critique des données zoologiques et ethnographiques recueillies par Cartier: suivant pas à pas l'explorateur, les auteurs évaluent l'étendue et la précision de ses informations en regard de ce que nous ont révélé jusqu'ici la zoologie, l'archéologie, l'anthropologie et l'ethnohistoire.

La seconde partie, sur l'univers mental de Cartier (p. 89-135), met en parallèle le texte des deux premiers *Voyages* avec la tradition iconographique européenne. Celle-ci représente l'homme sauvage comme un bipède velu dont la différenciation sexuelle apparaît dans des attributs rudimentaires: très longue chevelure et seins pendants chez la femme, arc ou gourdin et barbe hirsute chez l'homme. En témoignent les gravures reproduites par Gagnon et Petel: les «homme et femme sauvages dans la forêt» du XIV^e siècle et les célèbres «Femme sauvage» de Desprez (1564) et «Homme sauvage» de Bulwer (1653). Mais cette prolifération pileuse a sa contrepartie dans un manque: le sauvage, comme le diront les textes, est pauvre sur tous les plans («sans Foy, ni Loy, ni Roy»); ne possédant pas de maison, il erre presque nu, ignorant la culture du sol et se nourrissant de viande crue: le groupe iroquoien rencontré à Gaspé «se peut nommer sauvage, car c'est la plus pauvre gence qu'il puisse estre au monde»; «ilz mangent leur chair quasi

crue», «couchent sur la terre» et n'ont d'«aultre logis que soubz leursdites barques, qu'ilz tournent adans». Comme tous les errants, les sauvages sont frappés de la malédiction divine et, telle la sorcière à l'entrée du village, ils suscitent l'effroi²: «gens effarables», écrit Cartier. Mais par un curieux retournement, celui qui craint se place en posture de donateur ou de sauveur: ce n'est pas lui qui est en danger sur une terre étrangère où il s'adapte mal, mais le sauvage qu'il faut *aider, assister*, arracher à sa misère. On reconnaît là un des traits permanents de la littérature de voyage en Nouvelle-France et qui justifie l'entreprise colonisatrice.

Si le premier *Voyage* ignore manifestement les traits les plus grossiers de la tradition culturelle³, il n'en renvoie pas moins au même univers mental qui apprivoise le connu par le convenu, lors même que l'expérience contredit ce convenu.

Le second *Voyage* présente trois images de l'amérindianité, selon qu'on parle des habitants de Stadaconé, d'Hochelaga ou du Saguenay. Les premiers sont dénués de tout: ils se livrent à l'agriculture, mais leurs outils et instruments sont rudimentaires; ils «sont tous vestuz», mais «de peaulx de bestes sauvages, et assez pouvremment»; ils se marient comme les Européens, mais «les hommes prennent deulx ou troys femmes» et les filles s'abandonnent «à tout le monde qui en veult, jusques ad ce

qu'elles aient trouvé leur party». Par comparaison, les Hochelagois ont atteint un degré de civilisation tel qu'ils seront «fassilles à convertir». Ils ne sont pas «embulataires [nomades] comme ceux de Canada et du Saguenay», mais habitent des «maisons» sises dans une «ville» bien organisée; ils s'adonnent «à labou- raige et pescherie pour vivre» et connais- sent le pain.

Cartier, on le sait, ne vit pas le mys- térieux royaume du Saguenay, qu'il situe presque aux confins de l'Orient: il tient toutes ses informations de Donnacona et des Stadaconiens:

...audict lieu les gens sont vestuz et habilléz de draps, comme nous, et [...] il y a force villes et peuples, et bonnes gens, et [...] ilz ont grande quantité d'or et cuyvre rouge.

Donnacona, renchérisant sur le dire de ses «sujets», évoquera encore les «rubiz et autres richesses» et parlera même d'une humanité monstrueuse, tout à fait atten- due dans un pays aussi fabuleux:

Plus, [il] dict avoyr veu aultres pays, où les gens ne mengent point et n'ont point de fondement, et ne digèrent point; ains font seulement eaque par la verge. Plus, dict avoyr esté en aultre pays de Picquenyans, et aultre pays où le gens n'ont que une jambe, et aultres merveilles, longues à raconter.

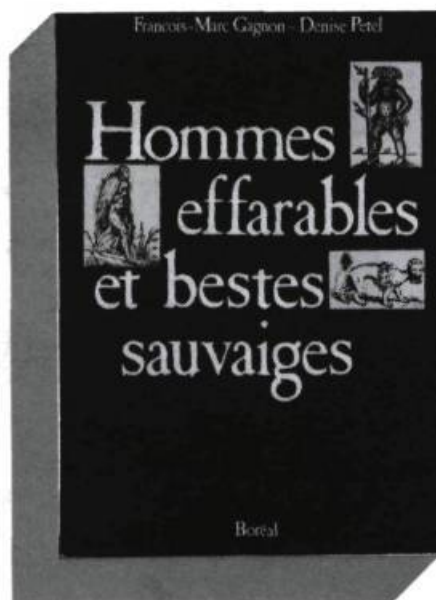
Nous voici donc en pleine tradition tératologique⁴, aux confins de la terre, avec les pygmées, les *astomes* (sans bou- che) et les *monopodes* (unijambistes) de l'Antiquité grecque! La diversité hu- maine ne s'exprime plus en termes socio- logiques, mais géographiques: la terre n'est pas une sphère, mais une surface plate constituée de cercles concen- triques, où, du centre à la périphérie, se trouvent tous les degrés de la perfection à la monstruosité.

Le chapitre consacré aux «bestes sau- vages» aboutira à des conclusions simi- laires»: même quand l'observation semble juste et précise, le référent culturel vient filtrer l'image, gommer l'étrangeté de l'objet observé. Mais je me demande si le dépistage de ce référent culturel ne né- glige pas parfois la tradition littéraire. Par delà la bipartition «terre de Cayn»/ri- chesses botaniques et animales «innu- mérables», surgit soudain une vision propre à rappeler le *locus amoenus* des XV^e-XVI^e siècles: le lieu harmonieux,

agréable à contempler, le jardin frais et parfumé, entouré d'arbres et d'animaux:

Cestedite ille [l'île de Brion] est la meilleure terre que nous ayons veu, car ung arpant d'icelle terre vault miex que toute la Terre Neufve. Nous la trouvames plaine de beaux arbres, prairies, champs de blé sauvaige et de poys en fleurs, aussi espès et aussi beaux, que je vis oncques en Bre- taigne, queulx sembloict y avoir esté semé par laboureaux. Il y a force grouaiseliers, frassiers et rossez de Provins, persil, et aultres bonnes herbes, de grant odeur.

On touche ici un paradoxe étonnant: Car- tier, comme plus tard Champlain et pres- que tous les missionnaires, ne cesse d'affirmer qu'il faut fixer les sauvages, les faire travailler à la culture de la terre; en même temps, il multiplie les descriptions euphoriques sur la nature canadienne qui produit sans travail les pois, le blé et les bonnes herbes de grande odeur. L'en- thousiasme scripturaire emporte l'explo- rateur au point de lui faire voir le paysage nord-américain à travers l'image du *locus amoenus* littéraire et le souvenir de la ferme bretonne. De l'éden aussi, puisque toute cette prolifération s'or- donne en cercles concentriques à partir des limites de l'île gardées par des monstres à dents d'éléphant:



Il luy a a entour icelle ille, plusieurs grandes bestez, comme grands beuffz, quelles ont deux dans en la gueulle, comme dans d'olifant, qui vont en la mer.

La dernière partie de l'ouvrage, la plus longue (p. 137-214), étudie «l'image figu- rée inspirée de Jacques Cartier» à tra- vers les cartes géographiques et les gra- vures illustrant les imprimés. De l'ana- lyse, il ressort nettement que les cartes et les gravures appartiennent à un système iconographique autonome qui emprunte beaucoup plus à la tradition qu'aux dé- couvertes de Cartier. De même que la faune représentée renvoie au bestiaire connu plutôt qu'au Canada, le plan d'Hochelaga reproduit dans les *Naviga- tion* de Ramusio (1556) nous rensei- gnent sur l'architecture utopique de la Renaissance plutôt que sur la réalité eth- nographique du village iroquoien du XVI^e siècle.

*
**

La lecture de Cartier par Fr.-M. Ga- gnon et D. Petel s'inscrit donc dans une tendance relativement récente de la re- cherche québécoise sur la Nouvelle- France: largement interdisciplinaire, elle cherche dans les textes, moins leur por- tée référentielle, que leur discours, leur poids idéologique. Je souhaite vivement qu'ils poursuivent leur travail sur un do- cument exceptionnel dont ils reprodui- sent un dessin (p. 153): le *Codex Cana- diensis* (1685-1701?) de Louis Nicolas⁵. □

1. *Hommes effarables et bestes sauvages. Images du Nouveau-Monde d'après les voyages de Jacques Cartier*, Montréal, Boréal/Histoire, 1986, 237 p. L'ouvrage est abondamment illustré par des dessins de Marc Petel et des reproductions de cartes et de tableaux.
2. On se demande pourquoi, dans son grand ou- vrage sur *la Peur en Occident* (Paris, Fayard/ Pluriel, 1978), Jean Delumeau n'a rien écrit sur la rencontre avec le sauvage.
3. À juste titre, les auteurs signalent que Cartier emploie très peu souvent le terme *sauvage*, lui préférant les mots *hommes*, *gens*, voire *per- sonne*.
4. En 1603 (*Des Sauvages*), Champlain parlera du monstre Gougou capable d'engloutir dans sa poche un vaisseau entier avec son équipage. Au début de son *Histoire et description de la Nouvelle-France* (1744), Charlevoix, qui prendra de haut ces croyances naïves, n'en affirmera pas moins que les monstres existent bel et bien et que des femmes en portent dans leur sein pour s'être laissé aller à leurs folles imaginations.
5. Sur ce *Codex*, dont le texte manuscrit est con- servé à la Bibliothèque Nationale de Paris et les dessins au Thomas Gilcrease Institute de Tulsa (Oklahoma), voir *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. VIII, n° 4, 1979.